

Georget fit se dresser le cheval de Montaignon en le frappant d'un coup de pommeau sous la ganache ; puis, ajustant le cavalier, il fit feu. Jacques tira en même temps.

Gaston tomba foudroyé.

Georget sauta sur le cheval de Montaignon, lui enfonça les épées dans le ventre. . . .

Ils arrivèrent à Rio-Janeiro, allèrent déclarer à la police locale ce qui s'était passé et invoquèrent le cas de légitime défense, qui fut admis.

On fit à Fanchon une ovation enthousiaste.

Avant de s'embarquer pour la France avec son ami Georget et sa fiancée, Jacques envoya un télégramme à sa mère lui annonçant simplement que Fanchon, arrachée à ses ravisseurs, revenait avec lui.

XXXIV

Depuis le nouveau départ de M. Delort pour Beauchamp, Catherine Devoissoud, demeurée seule dans la petite maison de Passy, rêvait tristement.

Elle comprenait que si ni Fanchon ni Georget ne revenaient auprès d'elle, c'est que quelque nouveau malheur était survenu.

De quel ordre était-il ? Elle ne pouvait le concevoir. Son imagination se formait les plus cruelles chimères.

Elle se dit que Dieu la punissait de son mensonge en retirant sa protection à celle qu'elle appelait son enfant, sa Fanchon.

—Oui, Dieu me punit en la frappant, pensa la malheureuse femme accablée de douleur.

« Et toujours pas de nouvelles de M. Delort !

« Il n'ose m'apprendre le malheur qui m'a frappée ! . . . Et, Georget, qui, lui non plus, ne revient pas !

« Dieu ne peut m'en vouloir pourtant d'avoir recueilli cet orphelin !

Catherine alla chaque jour prier à l'église de Passy, demandant à Dieu de l'inspirer. Devait-elle confesser la vérité à M. Delort ?

Souvent, près d'elle, une dame en grand deuil venait s'agenouiller.

Comme elle, cette femme se tenait humblement dans l'ombre des chapelles latérales, évitant d'être vue, absorbée dans sa pieuse méditation.

Cette dame avait présenté poliment, au moment de sortir de l'église, l'eau bénite à Catherine Devoissoud. Elle habitait un pavillon proche de celui appartenant à M. Delort.

Les deux femmes causèrent en revenant de l'église, puis prirent l'habitude de se faire visite l'après-midi.

La bonne et simple Catherine raconta à sa voisine son existence avec son mari à Bovernier, dans les Alpes, la mort de ce brave compagnon qui la laissait sans ressources avec une enfant, sa petite Fanchon. . . .

Catherine ne pouvait faire confidence à une étrangère du secret qu'elle cachait à tous. Le mensonge auquel elle était condamnée lui fit pourtant venir les larmes aux yeux.

Elle reprit son récit. L'adoption du petit Georget volé à ses parents par des saltimbanques, sa longue maladie, à elle, sa guérison miraculeuse.

Elle dit les souffrances de ses enfants à cette époque, leurs courses vagabondes, Fanchon jouant de la vielle et chantant avec Georget.

Et, ensuite, les succès de sa fille comme chanteuse, ses fiançailles avec Jacques de Beauchamp, son arrestation et celle de Georget sous inculpation d'assassinat et les souffrances éprouvées par elle qui ne pouvait douter de l'innocence de ses enfants, leur acquittement et, hélas ! leur disparition incompréhensible.

—Dieu me punit d'avoir fait une faute dans ma vie, une seule ; un mensonge dont le souvenir toujours présent m'a laissé dans la gorge un goût âcre de feu, termina la pauvre Catherine le visage baigné de larmes.

La nouvelle amie de Catherine lui prit les mains dans les siennes :

—Qui n'a pas péché, dit-elle. Vous vous accusez d'un mensonge, je souffre, moi, de garder depuis vingt ans un secret qui m'opprime, d'avoir été témoin d'un crime épouvantable et de m'être tue, par lâcheté, par crainte de la vengeance des coupables. . . .

« Que Dieu, dans sa miséricorde infinie, nous pardonne en faveur de notre repentir !

Et la voisine de Catherine Devoissoud partit en l'embrassant.

Quelques jours après, les deux femmes étant ensemble, l'agent Fadard entra.

—Je viens vous chercher, madame Catherine, dit-il. Nous partons à Beauchamp auprès de M. Delort.

Il ajouta en souriant :

—Vous n'avez pas peur que je vous enlève, moi ?

—Non, monsieur, j'ai confiance en vous, répondit Catherine. Je sais et je n'oublie pas ce que je vous dois ; mais, pourquoi M. Delort m'appelle-t-il auprès de lui ? A-t-il des nouvelles à me donner de mes enfants ?

—Madame Catherine, répondit Fadard, M. Delort veut, en présence de M. et de Mme Renaud de Pervenchère, vous questionner sur les circonstances dans lesquelles vous avez recueilli le petit Georget.

—J'aurai bien peu de chose à leur dire ; j'ai tant souffert depuis.

—Si l'on vous montrait la photographie de l'homme qui est allé vous menacer à Bovernier, le reconnaîtrez-vous ?

—Comment, vous savez ?

—Oui, je sais qu'un étranger au pays est entré chez vous et vous a fait des menaces qui vous ont frappée d'une épouvante telle que votre raison s'est troublée.

—C'est vrai, répondit Catherine d'un air égaré.

—Refuserez-vous de leur avouer qu'il voulait vous enlever Georget, qu'il voulait vous faire avouer un secret terrible, continua Fadard en enfonçant son regard aigu jusque dans l'âme de Catherine.

Elle lui coupa la parole :

—Taisez-vous. . . je parlerai. . . j'avouerai. . .

Elle jetait des regards effrayés vers sa visiteuse :

Celle-ci se leva et d'un accent solennel :

—Me permettez-vous, monsieur, d'accompagner Mme Devoissoud ? Moi, aussi, j'ai des révélations à faire à Mme de Pervenchère.

Fadard considéra attentivement celle qui lui parlait :

—Venez avec nous, j'y consens volontiers, finit-il par dire.

Ils arrivèrent à Beauchamp.

Catherine Devoissoud et l'inconnue furent mises en présence de Renaud et de Blanche.

—Je demande que la révélation que j'ai à faire soit entendue de tous, fit la compagne de Catherine.

Mme de Beauchamp, Simone et M. Delort prirent place dans la pièce où devant Renaud et Blanche, se tenaient Catherine Devoissoud, l'agent de police et la dame inconnue.

Celle-ci se tourna vers Blanche :

—Vous ne me reconnaissez pas, vous ne pouvez me reconnaître, dit-elle. Je suis Angèle Kaiser, la sage-femme qui, il y a vingt-deux ans, vous a assistée lors de vos couches au Palais des Roses. . . .

—Et vous avez à me faire d'importantes révélations, madame ? questionna Blanche en frissonnant d'émotion.

—Oui, madame. Le secret que j'avais juré de garder me torture, le remords me déchire. . . Écoutez, j'avais été choisie par M. Gaston de Pervenchère et M. de Montaignon sur la présentation de leur amie, Mme de Linières. . . .

—Adèle Traversin ! s'écria Fadard.

—Oui, monsieur. J'avais promis de ne rien dire de ce qui se passerait au Palais des Roses. Il s'agissait de l'honneur d'une famille à préserver, de grands malheurs à éviter. . . Une jeune femme, me disait-on, en l'absence de son mari allait mettre au monde un enfant adultérin. . . .

—Les misérables ! gémit Blanche d'une voix enrouée de sanglots contenus.

Renaud lui jeta un long regard de tendresse.

Mme Kaiser reprit :

—Je le crus. . . Je jurai d'être d'une discrétion absolue. . . On avait éloigné les domestiques. . . J'étais seule avec la nourrice et MM. de Pervenchère et de Montaignon. . . Vous étiez en danger de mort, madame. . . Vingt fois vous perdistes connaissance. . . J'implorai qu'on allât chercher un médecin. . . On refusa durement. . .

—Mieux vaut la mort que le déshonneur, déclara d'un ton qui me fit frissonner M. de Pervenchère, votre beau-frère, madame.

—Ce monstre est mon frère ! fit Renaud les mâchoires serrées.

La sage-femme reprit :

—Dans un évanouissement duquel je crus que vous ne reviendriez pas, vous mîtes au monde une fille. . . M. Gaston partit aussitôt avec la nourrice. Il faisait un temps épouvantable. . . C'était la nuit. . . Une nuit de la fin d'octobre dans la montagne. . . Je voulus m'opposer à ce départ précipité. . . M. Gaston m'enjoignit de me taire. . . Il parut avec la nourrice et l'enfant. . . .

« Je restai auprès de vous. . . Je vous rappelai à la vie. . . et alors, je constatai, à n'en pouvoir douter, que vous alliez mettre au monde un second enfant. . . Ce fut un garçon. . . Je le montrai à M. Gaston qui revenait. . . Sa physionomie prit une telle expression de férocité que je courus auprès de vous. . . Je placai le petit être dans vos bras.

(A suivre.)